



Sexy Pop

Depuis les « *roaring sixties* », ces nouvelles Années folles, ne cesse de se développer une culture populaire de masse qui se présente comme source à la fois de joie, de jouissance et de contestation. Parmi ses thématiques privilégiées se trouvent quelques invariants : le bonheur, la jeunesse, l'amour ou, plus précisément l'éros. C'est précisément ce qui explique la prégnance, depuis les « *sexties* », des registres, voisins

mais point entièrement synonymes, du *hot*, du *glamour*, du *sexy*. Si le *hot* renvoie clairement à la figuration explicite de la sexualité et si le *glamour* associe le charme à un goût certain pour la mode, « le *sexy* d'un corps (qui n'est pas sa beauté), comme l'observait Barthes, tient à ce qu'il soit possible de marquer (de fantasmer) en lui la pratique amoureuse à laquelle on le soumet en pensée (j'ai l'idée de celle-ci précisément, et non de telle autre) »¹. Dans la culture hypersexuelle de la postmodernité, où s'opère sans cesse une véritable « pornographisation du social »², le *sexy* est partout et le culte de l'apparence, du *look* accompli ne cesse de s'intensifier. « Ce qui était vilipendé parce que porteur d'une image mauvais genre et vulgaire est devenu tendance [...]. Tel est le *sexy*, lequel se définit par un style aguicheur et décomplexé, une érotisation appuyée du corps délivrée des anciennes condamnations morales »³.

Conformément au projet des études culturelles qui n'établissent aucune hiérarchie entre les fictions qu'elles conçoivent toutes comme des *textes* idéologiques qui sont conjointement le produit et le reflet des conflits de la période qui les fabrique, on se penchera dans les journées d'études en ligne de cette année sur la « *Sexy Pop* », c'est-à-dire sur les mobiles et les enjeux extrêmement divers des liens qui unissent LES cultures *pop* (qui, toutes, « *ser[vent] à faire éprouver à un peuple indéfini son propre pouvoir d'agrégation* »⁴) et toutes les formes de mise en scène de cette catégorie incertaine et, symptomatiquement, très peu pensée, qu'est la *sexiness*. Théâtralisation de la séduction et scénographie du désir et du fantasme, celle-ci est aussi, comme l'ont montré les travaux entrepris par Sharon Lamb, Kaelin Farmer, Elena Kosterina, Susan Lambe Sariñana, Aleksandra

¹ Roland Barthes par Roland Barthes, éd.cit., p.41.

² Feona Attwood, *Porn.com. Making Sense of Online Pornography*, éd.cit.

³ Gilles Lipovetsky, *Plaire et toucher. Essai sur la société de séduction*, Paris, Gallimard, 2017, p.205.

⁴ Richard Mèmeteau, *Pop Culture. Réflexions sur les industries du rêve et l'invention des identités*, Paris, La Découverte, coll. « Zones », 2014, p.7.

Plocha et Renee Randazzo, affaire d'outrance, de confiance en soi, de désinvolture, d'insouciance, de goût pour le sexe. C'est aussi enfin une manière ambiguë de souffler le chaud et le froid, de susciter la jalousie en même temps que le désir, de maîtriser l'art de l'insinuation, d'induire l'autre en tentation, d'établir avec lui un jeu, subtil, sur les clichés de la séduction tels qu'ils sont fixés et réinterprétés par la *pop culture*. Nous nous pencherons donc sur tous ces usages du *sexy – sexy* qui demande à être soigneusement distingué du *slutty* certes, mais aussi situé par rapport aux notions de *sex-appeal* ou de *sex-symbol* ou même du personnage stéréotypé de la *sex-bomb* popularisé par la chanson de Tom Jones).

On pourra se pencher sur la manière dont les codes érotiques sont aujourd'hui repris dans la publicité, la mode, la télé réalité, les jeux vidéo et même les arts savants, ainsi que les limites non frontières entre *sexiness* et nouveau régime du « tout-pornographique » tel qu'étudié par Dominique Baqué qui s'attache, dans le post-humanisme qui est le nôtre, au lissé froid des corps pornographiques, à l'enfer esthétique des pratiques extrêmes, aux mutations sexuelles dont témoignent les arts plastiques, la photographie, le cinéma, mais aussi la littérature et la mode⁵ – notamment dans le cadre de l'*alternaporn*, cette contre-culture qui relie étroitement la pornographie à des mouvements alternatifs tels que le gothique, le *punk*, la cyberculture ou la fameuse *DIY culture*. Dans cette optique, on pourra se demander comment et *pourquoi* la « *sexiness* », à l'instar du porno auquel on ne saurait la réduire, se trouve prise dans le vaste mouvement postmoderne qui fait éclater les catégories génériques et, *ipso facto*, insiste sur la nécessité d'hybridation des tons et des registres : les images *sexy* finissent par s'immiscer dans des œuvres qui, elles, ne sont pas pleinement érotiques, et, partant, se trouvent décontextualisées et recontextualisées.

On pourra bien sûr s'attacher aussi bien à la littérature (pour expliquer, par exemple, la manière dont divers motifs du roman érotique ont influencé quantité d'autres genres depuis les années 1960) qu'à la peinture (comment, par exemple, le Pop Art a-t-il pu récupérer des stéréotypes de longtemps attachés à la culture érotique ?) ou à la nouvelle vague de la photographie érotique à la mode de Markus Amon, d'Alethea Austin, de Bruno Bisang, de Didier Carré, de Barney Cokeliss ou de Noritoshi Hirakawa, en passant par la vogue de sexualisation des pochettes de disque dans la seconde moitié du siècle dernier. On pourra pareillement étudier le rôle central qu'ont joué les *fumetti per adulti* dans l'émergence et la diffusion de l'érotisme postmoderne et considérer comment ces bandes dessinées de petit format ont révélé des grands noms comme Milo Manara, Alessandro Biffignandi, Leone Frollo, Averardo Ciriello ou Aslan et ont surtout *popifié* de nouveaux types de scénarios érotiques. Il s'agira aussi d'étudier des genres finalement pas assez explorés par les théoriciens et les critiques (comme les *erotic thrillers*, les émissions de télé réalité ou les Harlequin *sexy*) et discuter des grandes figures qui mériteraient d'être reconsidérées dans l'optique de la sexualisation de la *pop* (Madonna, Britney Spears, Miley Cyrus mais aussi les *rockstars sexy* d'Elvis à Lenny Kravitz et les *sexy crooners* de Dean Martin à Zayn Malik). Enfin, l'on pourra envisager le flirt avec les codes de la pornographie dans des fictions destinées au grand public (*Euphoria*) ou dans des spectacles de théâtre ou de danse qui, bien que savants, sont directement reliés à l'imaginaire *pop* (pensons par exemple à *SShot* qui, monté au printemps 2000 par Jennifer Lacey et Nadia Lauro, mêle volontairement les codes films érotiques aux canons de l'art minimaliste).

Les personnes intéressées à participer à ces journées d'études transatlantiques sont invitées à nous adresser une proposition de communication pour le 19 décembre 2022 – Proposition à envoyer à Antonio Dominguez Leiva (dominguez_leiva.antonio@uqam.ca), Sébastien Hubier (sebastien.hubier@sciencespo.fr) et Lorène Trémerel (lorene.tremerel1@etudiant.univ-reims.fr).

La première journée aura lieu en ligne le 17 février 2023

⁵ Dominique Baqué, *Mauvais Genre(s) : Erotisme, pornographie, art contemporain*, Paris, éditions du Regard, coll. « Essais sur l'art », 2002.